

TRIOLET.

—
AU MENTEUR.

Mon ami vous mentez souvent,
C'est une honteuse coutume
Je vous ai dit bien doucement :

Mon ami vous mentez souvent ;
Je vous répète hardiment,
Bien que votre courroux s'allume :
Mon ami vous mentez souvent,
C'est une honteuse coutume.

M.

PEAU NEUVE.

Il ne manque pas de gens qui se demandent encore comment il se fait que Louis Rancour, jadis sans sous ni maille, soit devenu un bon bourgeois ayant pignon sur la rue, vitrine et étalage qui annoncent une industrie prospère.

Comment un simple raccommodeur de violons a-t-il pu se créer un fond roulant qui amène de droite et de gauche des écus blancs dans sa bourse ?

Le nombre des gens qui ont des yeux et qui ne voient point étant illimité, rien d'étonnant que l'on se passe à la ronde cette tant naïve question. Laissons parler le père Tranquille qui en sait long sur l'histoire de tous les personnages de notre ville :

Louis Rancour ! Bah ! une belle affaire ! Le secret de sa réussite est facile à connaître, et comme dit le monde : la lettre en est grosse.

—Elle est peut-être trop grosse, c'est pourquoi personne n'en voit le bout.

—Malin ! c'est de l'esprit à la mode du jour que vous faites-là. Etudiez plutôt les faits et gestes de Rancour : ça vous mènera plus sûrement et plus loin.

—Et d'abord, comment a-t-il commencé sa fortune, car vous savez qu'il est riche, sinon beaucoup, du moins assez.

—A vingt-cinq ans, lorsque je le vis pour la première fois, il gagnait le plus clair de son revenu à gratter du violon dans les bals à l'huile. Vous voyez que ça n'était pas le diable. Il avait toutes les grâces de son état : vie ennuyée, habits râpés, dettes, et le reste à l'avenant. Il est vrai que de temps à autre un violon, un accordéon, un bout de flûte lui étaient confiés pour réparation, mais il ne gagnait de ce côté à peu près que le prix de son tabac. Bref, un rien qui vaille, semblait valoir autant que Louis Rancour et personne n'aurait parié cent sous sur son avenir, non qu'il eut des vices ou autres empêchements de cette nature, mais parce que sa « profession » comme il l'appelait ne paraissait pas devoir lui permettre de battre monnaie, ni bientôt ni plus tard. Un incident vint changer la destinée de cet homme.

—Contez-moi ça, je vous prie, on rapporte que vous l'avez protégé autrefois.

—Tant qu'il a eu besoin de protection, je l'ai protégé, mais c'était à peu de frais, vous allez voir : Un jour que j'avais brisé la poignée de ma canne non loin de la maisonnette où demeurait Rancour, j'entrai chez lui pour demander s'il n'aurait pas une goutte de colle-forte à mettre dans la cassure.

Je m'attendais à voir un établi, une table quel-

conque chargée des outils et ustensiles propres aux travaux de raccommodage que Rancour exécutait d'ordinaire. Rien de tout cela ne se montra à mes regards. La chambre était pauvre et n'avait qu'une chaise, un lit, une armoire, un coffre et un petit escabeau sur lequel Rancour travaillait en ce moment à dégrossir au couteau la vis un peu forte d'un violon. Il fut fort embarrassé de me procurer un peu de colle, car me dit-il, il n'en préparait que lorsque la pratique donnait, c'est à-dire rarement.

—Vous ne travaillez donc pas constamment, lui dis-je. A quoi cela tient-il ?

—Le manque d'ouvrage, monsieur, le manque d'ouvrage. Tous les articles à réparer d'un peu de conséquence vont aux ateliers de Montréal. Notre ville et les dix ou douze villages qui l'entourent ne fourniraient sans cela de quoi gagner largement ma vie. Il faut vous dire aussi que personne ne m'a enseigné le métier, par conséquent que je n'ose pas trop entreprendre certains morceaux difficiles, et en outre je suis privé d'outils, n'ayant que ces deux ou trois objets sous la main.

En disant cela, il me désignait un couteau de poche, une vrille, un petit marteau et une boîte de carton dans laquelle se trouvaient diverses pièces enlevées à de vieux accordéons et que l'on espérait faire servir à quelque remontage.

—Mon brave garçon, lui dis-je, vous n'avez donc ni établi, ni étai, ni rabot, ni virebrequin, ni scies. Il vous manque des ciseaux, des gouges, des bédannes, un tour, un compas, une équerre, des limes, un fourneau pour la colle, et enfin d'autres outils dont les noms m'échappent ou ne me sont pas connus. Que ne vous les procurez-vous ?

—C'est trop de frais pour rien. La pratique ne vient pas ; elle a pris l'habitude de se diriger vers Montréal.

—Eh bien, il faut lui faire contracter l'habitude de venir à vous. Voilà l'affaire. Il suffit pour cela de vous mettre en état de travailler à la satisfaction du public.

—Je ne demande pas mieux !

—Si vous voulez prendre la tâche à cœur, je vous aiderai. Les outils vous seront fournis à mes frais, c'est le plus important, si je ne me trompe. Il vous faudra canifs, traçoirs, racloirs, pointe-aux-âmes, pinces à barres, les pincettes et la lousse...

—Pardonnez-moi de vous interrompre, mais il me semble que vous connaissez le métier mieux que moi. Rien qu'à vous entendre nommer ces outils...